Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 82 (1979)

Artikel: Mes trains
Autor: Boulanger, Mousse
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555332

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mes trains

par Mousse Boulanger

Inauguration

— Nous allons apprendre un nouveau chant pour le *nouveau* train.

Mademoiselle Ruef est institutrice. Elle a été jeune. Peut-être. Maintenant son visage... Un visage ? Un chignon. La voix coupante. Quand elle sort de la bouche sans lèvres, on voit nettement une lame scintillante. Le *nouveau* train. Elle désapprouve. C'est neuf, ça sent le diable. Cette odeur indéfinissable : le neuf, l'inconnu, le vierge. Seule la Vierge Marie peut être vierge. Et encore. Prions pour elle !

Moi, l'enfant, je ne savais pas chanter. Je chante toujours faux. « Nous allons apprendre un nouveau chant », ça ne me concerne pas, c'est aux autres ; « ... pour le *nouveau* train », ça, c'est à moi. Depuis des mois, je passais par la gare, faisant semblant de raccourcir le chemin de la maison. Je quittais l'asphalte noir où couraient les chevaux de l'usine. Quelques camions, les autos des patrons. Avec les chars, je prenais la route dorée, mélange de crottins et de poussière calcaire. La pente douce nous menait sur la place de la gare. Immense. Immense à mes yeux d'enfants. Elle est restée immense dans ma mémoire. Deux marronniers. La petite bâtisse grise d'où sortaient des odeurs défendues. Je ne suis jamais entrée dans ces murs honteux. La peur me prenait aux narines. Six rails étendus, jambes ouvertes. Une arête luisante, l'autre encrassée de suie. Noir-argent sous le soleil. Noir-noir sous la pluie. Le quai, plutôt perron. La hauteur

d'une marche, d'une marche basse pour enfant. Des wagons, ventre ouvert, montraient leurs entrailles de tabac. Rouleaux, feuilles, balles, brisures, d'où montait le goût âcre d'un sang caillé, brun, brunâtre. Les wagons fermés sentaient le papier frais. Partout la poussière invisible tapissait les amygdales, disloquait les sinus. La gare, comme le village, vivait au rythme de la fabrique de cigarettes.

Le *nouveau* train DOIT venir. Bientôt. Demain. Aujourd'hui. Le *nouveau* train sans charbon, sans fumée. Silencieux. La maîtresse avait dit « silencieux comme le serpent de la Genèse ». J'aimais les serpents et leur avance magique, et leurs yeux fixes. Le *nouveau* train et ses yeux. Le *nouveau* train et son silence. « Le *nouveau* train et son venin » ! disait la maîtresse. Pourtant elle entraînait la classe à chanter pour lui. Oh ! elle avait bien choisi ses couplets. On y parlait de rédemption, de tentation, de luxure aussi. La musique traînait comme le vieux train avec son écharpe de vapeur alanguie sous la brume. La maîtresse mettait une ardeur satanique à faire répéter les élèves. Je ressentais une rage joyeuse, une volonté enflammée, dans le bras qui dirigeait le chœur enfantin. Je ne connaissais pas encore le mot : exorcisme. Moi. Je rêvais. La couleur. Bleue ? Une locomotive bleue ? Ce serait joli dans la campagne. Maman disait : « Bleu et vert ne vont pas ensemble. » Rouge alors. Avec son gros ventre, elle aurait l'air d'une fourmi. Oui rouge. Sans doute rouge. Et puis non. C'est dangereux rouge. Surtout rouge clair. A cause des taureaux dans les champs. Violet ? Non, pas violet. C'est une couleur de grande personne. Je ne voulais pas que la locomotive électrique soit une grande personne. Une locomotive. Rien d'autre. Je rêvais bien un peu qu'elle soit verte. Mais je n'osais préciser ce vert. Il y en avait tant dans les forêts, autour de la petite gare. Vert hêtre, vert chêne, vert charme, vert peuplier ? Et les vergers ! Vert pommier, vert noyer ? Vert, vert, vert. Je ne pouvais me décider pour un clair, un foncé, un parme, un turquoise, un vert d'eau, un vert d'orage.

— Allez mettre vos souliers, nous avons juste le temps d'arriver à la gare.

Le couteau vocal a tranché mon rêve. J'émerge de mes verts. « Juste le temps ».

— En rangs, deux par deux, donnez-vous la main !

Et voilà le serpent enfantin, multicolore, babillard, en marche. Au milieu de la route. A la rencontre du serpent silencieux, encore incolore.

— Vous avez vu, Mademoiselle ? On fait comme un serpent. Vous devant, vous faites la langue noire.

— Tais-toi ! Tu ne dis que des sottises.

Vrai, je devais en dire souvent. Elle le répétait chaque jour. Comment faire ? Je ne savais pas parler autrement. Et toutes ces choses dans ma tête. Le pire, je les trouvais belles. Je les aimais. Certains jours j'aurais voulu manger ma tête tant son contenu m'était délicieux.

LA FANFARE ! Elle avait surgi devant nous. Sortant d'une grange d'ombre, pleine de nuit. Coup de sifflet et clac ! elle éclate. Cette fois, on marche au pas, vite. Au pas gaillard. Fini le serpent traînard.

— Mademoiselle, on est un serpent express.

La fanfare claque ses cuivres.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— On est un serpent express.

— Tais-toi donc ! tu ne dis que des sottises.

Pourvu qu'on arrive à temps. Le tambour répond : « Bon-bon-bon ». J'aimerais mieux qu'il dise : « Oui-oui-oui ». On a dépassé l'église, le pont est avalé, la voie ferrée aussi, la montée de la poste. On est sur le replat. On arrive ? « Bon-bon-bon ». On voit la gare. On descend. La place. La musique termine son morceau de fanfare. Bref, celui-là. Rien. On attend. Je regarde le ment. C'est la loco entre les rochers de la Rochette. » On attend. Rien. On attend. Babillages. Rires. Sifflet. Un autre morceau de fanfare. Bref, celui-là. Rien. On attend. Je regarde le ciel. Je pars dans le bleu à la rencontre des anges-conducteurs. La

maîtresse dit : le diable ! Je cherche les anges. Verts. Je les veux verts, assortis à la locomotive. Pourquoi maman le bleu et le vert ne vont-ils pas ensemble ? Les arbres contre le ciel. Les yeux de Bernard dans l'herbe. La pervenche sur sa feuille. C'est beau maman.

— Mademoiselle ! pourquoi le bleu et le vert ne vont pas ensemble ?

— Tais-toi. On répète le chant. AAaaaaa... Un-Deux-Trois.

«Sei-ei-gneur ca-che le ser-er-pent de ta main
ET GROU-ILLE-TOI DE FAI-RE VE-E-NIR LE TRAIN.»

J'ai crié. Sans le vouloir. Insolemment. La phrase est sortie, coulée. Comme le serpent. Une seconde de silence. La fanfare éclate de rire. Les enfants pouffent. La maîtresse lève le bras. Ouvre la main. Ses yeux me tuent. Pan ! pan ! Mon sang coule, s'écoule. Je suis morte. Où sont les anges ? Verts. Un éclair coupe ma gorge :

— Tais-toi ! tu ne dis que des sottises.

J'attends. Rien.

— Vous comprenez, dit le chef de gare, il y a Courchavon, Courtemaîche, Grandgourt, Buix, Boncourt. Chaque fois un discours, la fanfare, le chant de l'école, le verre de bienvenue. Ça prend du temps. Oh ! elle vient. C'est sûr.

On attend. La fanfare est sous les marronniers. Les enfants au soleil. La pissotière pue.

— Mademoiselle, le verre de bienvenue qu'est-ce que c'est ?

— C'est un verre de vin qu'on offre au conducteur de la nouvelle locomotive.

— Il en faut combien pour être saoul ?

— Tais-toi. Tu ne dis que des sottises.

Je rêve. Si le conducteur est saoul, il peut se tromper de rail. Une fois, dans la forêt, avec mon papa qui était saoul on s'est trompé de chemin. Au lieu de rentrer au village, on a marché, marché. Jusqu'en France. Si le conducteur va en France ! Pfft !

plus de locomotive, plus de ventre, plus de couleur. Si la loco ne vient pas, je mourrai encore une fois. Les larmes inondent mes yeux. Elles coulent dans un grand bruit de badabroum — badabroum ! Sifflet. La fanfare explose. Je crie : SILENCE. Dans un fracas tonitruant la locomotive entre en gare. Elle est verte ! vert foncé. Vert forêt d'été sous les nuages. Vert mousse sous les hêtres. Vert buis sur les roches de Buix. Elle siffle. Elle est contente. Elle a trois gros yeux entourés de fleurs fanées. Après toutes ces bienvenues, les fleurs sont fatiguées. Des guirlandes passent autour de son ventre. Gros. Plus gros que je n'imaginais. Un ventre énorme. S'il avait des pattes, ce serait un ventre de criquet. Deux petites oreilles en drapeaux flottent, puis pendent lamentables, asphyxiées. Sur la tête, des épingles à cheveux s'abaissent, remontent, pour nous saluer. Je crois que la classe chante.

Qu'est-ce qu'il y a dans ce ventre ? Dans la locomotive à vapeur il y avait : la chaudière, le tank à charbon, la réserve d'eau. Mais là ? Dans ce grand, long, carré ventre vert ? L'électricité ça ne prend pas beaucoup de place. Alors quoi ? Et la maîtresse qui chante, qui chante ! Je voudrais crier :

— Mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a dans ce ventre ?

— Tais-toi. Tu ne dis que des sottises.

C'est ÇA qu'il y a dans son ventre. Des sottises. Comme dans ma tête. Des sottises. Mais alors là, quel paquet ! Je me sens complice de cette grosse chose verte. J'irai un jour appuyer la tête contre elle. J'écouterai ses sottises électriques. Je ne serai plus seule. Moi dans la tête, elle dans le ventre. J'écouterai jusqu'à vivre, jusqu'à mourir, ses sottises de voyages fantastiques.

La maîtresse a baissé le bras. Le chant s'est tu. Le discours aussi. Le conducteur a bu avec le chef de gare, le maire, la fanfare. Quelqu'un dit :

— La vapeur, c'est du passé. C'est dommage. C'était puissant.

Une guirlande s'est cassée. Elle se balance à côté d'une roue.

La locomotive verte sous les fleurs. Ma tête sous des millions de rêves. Le bonheur plein de sottises un jour de juillet.

* * *

La gare
cinéma — théâtre

Monsieur le curé.

— Cette enfant est un cas. Elle arrive tous les jours en retard. Elle traîne quelque part.

Le curé a la voix sèche. Des noix sautillant sur le plancher. J'entends le bruit. Pas les mots. Les noix tombent. Je les ramasse, les entasse dans un panier d'osier. Le fond est doré, la paroi ronde et les poignées brun bordeaux. Si j'en écrasais une, elle ferait un bruit d'essieu. *Dedans,* il y a les mots du curé. En bouillie blanche comme une hostie sur la langue. Tac — tac — tac — tac. Les noix roulent sous la table. Sous les chaises. Je les suis du regard. Deux mains broient mes épaules. Secouent. Gaulée je suis. Plus de noix. Un souffle lourd, noir. Dans mes yeux.

— A quoi tu penses ? hurle le curé.

— A des noix.

Les mains glissent le long de mes bras, serrent mes mains, y déposent les noix de la pitié.

— Cette enfant est pleine de sottises. Irrécupérable.

Il fait le signe de croix. Sa grande robe noire à plis, sans ceinture, remonte sur son ventre. Enorme. Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Je voudrais le percer. Une fois mon oncle a percé le ventre d'une vache gonflée. Il a mis une allumette près du trou. Une flamme bleue est montée jusqu'au ciel. Elle ondulait. Pareille aux longues algues moussues de l'Allaine. Ça sentait amer. Pourri. Si mon oncle perçait le ventre du curé. Ça sentirait la caverne. Le confessionnal. Cette odeur-perspective mettait un frisson de plaisir et d'angoisse entre mes omoplates.

Quelque chose de souterrain, vaguement malsain. Le parfum de la gare, lui, faisait bouillir mon sang. Attisait, multipliait les sottises de ma tête. C'est cette odeur qui était la cause de tous mes retards scolaires. C'est elle qui me clouait sur le quai surélevé où s'entassaient les marchandises. Les trains de mon enfance passaient dans des effluves « d'eau de chez Patou », de « Soir de Paris ». Remplis de vedettes. Princesses des années 30. Leurs cils collés, leurs yeux immobiles. Réalité fugitive des photos cachées dans les boîtes de caramels tirés à l'automate ferroviaire. Liliane Harvey. Greta Garbo. Michèle Morgan. Bijoux, fourrures, luxure. Le mot étrange. Le mot bizarre venait et revenait sous mon crâne. Luxure. Au-delà du luxe. Plus luxe que le luxe. La dent en or qui éclaire le sourire. Le diamant au cou avec sa lueur féline. Des bras blancs, des ongles rouges, pointus. Les miens rongés par l'impatience. Partir. Ronger ses ongles. Mordre ses doigts.

Le matin, à sept heures, les stores des premières classes étaient baissés. Tino Rossi ajustait son sourire, gominait ses cheveux. Une main blanche secouait une cendre blanche. Une voix murmurait : « Je pars aujourd'hui pour toujours ». Un sanglot montait dans ma gorge. J'agitais un mouchoir sale. Je disais à mi-voix « Amour » et la boule allait de l'estomac à la bouche. Les illusions, les tragédies naissaient comme des champignons sur le quai aux marchandises.

Les trains avaient trois classes. Je rêvais de la plus haute. Moi, la fille du mécano aux six enfants. Les fauteuils des deuxièmes classes étaient verts. Vides. Seuls les fils des patrons y voyageaient. Lorgnant déjà vers les velours rouges, vers les tapis-appuie-tête blancs des premières. Sur le porte-bagages des troisièmes classes tanguaient les gamelles des ouvriers de la bonneterie bruntrutaine. Je voyais, à six heures trente, les princesses descendre, le dos las, les ongles cassés, sans fard, sans voilette. Ma tête à sottises en faisait des travestis. Des joueuses. Des premiers rôles d'un premier film. Des reines en fuite. Des championnes incognito. Des déesses punies. Condamnées à la

banquette de bois. Chassées des velours, des soies, des chapeaux empennés, des souliers de vair. Dans leurs habits d'ouvrières, sous leur peau terne, j'enfonçais mes rêves. Marie, Cécile, Jeannette, vous avez porté des couronnes et des traînes. Quand la voix du train criait: «Boncourt. Tout le monde descend!», des tapis d'or se déroulaient, des hommes baisaient vos mains, portaient vos paquets.

— Irrécupérable, monsieur le curé. Irrécupérable!

J'étais toujours en voyage. Trains de mon enfance où jamais je ne suis montée, vous seuls m'avez emportée au bout du monde. Irrécupérée.

* * *

Delle — Belfort — Chaumont — Troyes — Paris!

Mille neuf cent quarante-cinq. L'aventure commence sur le marche-pied. Papiers. Permis. Autorisations spéciales. Mains vides, je n'ai ni passeport, ni carte d'identité. Je n'ai que mon adolescence. Mon innocence. Et pourtant. Paris libérée. Paris jamais vue. Paris des informations. Paris des «Kommandantures». Paris en sang. Paris en larmes. Paris en fleurs. Paris en liesse. Dans l'ombre transparente de la gare démolie, j'attends. Contrôle. Police militaire. Contrôle. J'attends la minute inattentive. La tête tournée. Je guette l'espace blanc entre deux secondes. Glisser mon corps dans cet interstice infime du temps. J'attends le hasard. Paris je veux te voir au bout de ce train désarticulé. Sale. Rouillé. Au bout de ces voyageurs émaciés, il y a Paris. Au-delà de l'entassement de valises délabrées, ficelées, blessées, il y a Paris. Nous nous attendons depuis sept ans. Je t'attends. Tu m'attends? Mon adolescence fleurit et Paris m'attend. J'ai soif de son vin aigre, de ses cafés amers. Papiers. Permis. Autorisations. Le hasard passera-t-il ce soir? Je l'attends avec la certitude de la jeunesse montante.

Les ruines de la gare font des raies d'ombres, des raies de lune. La file des voyageurs s'amenuise. L'horloge est morte. Le train ne part pas à l'heure. Il s'en ira à l'achèvement de son repas de chairs et de bagages. Un grand hoquet le poussera en avant, sur l'unique voie. Je serai DEDANS, dit ma tête. Je serai *dedans* dit mon corps. Le serpent des sottises se mord la queue. Je serai DEDANS. Une boucle. Un cercle qui tourne sur lui-même. Je serai dedans.

Libre le marche-pied. Ouverte la portière. Le contrôle se casse. La police étire les bras, bascule sa casquette sur les yeux. Une lanterne myope, presque aveugle, se balade à hauteur des roues. Le hasard passe. J'avance. Mes pieds ne touchent pas le sol. Je marche sur les particules flottantes du charbon. Le ventre du wagon où je me jette est si plein qu'il déborde jusqu'à la bouche des cabinets. Entre les cartons, les boîtes, les paquets, les valises, je trouve un espace pour mon corps gracile. Debout. Je n'ai plus ni pieds, ni bras. Cerné, mon corps est statue.

Delle — Belfort — Chaumont — Troyes — Paris.

Le serpent noir, aux veines vert-de-gris, s'ébranle plein de renvois, de soubresauts, de sursauts. Il rampe. Son ventre fait crier les ponts disloqués. Il bouscule les maisons ruinées aperçues dans un jet de lumière grise. Il s'arrête. Net. Cheval cabré. Jetant l'édifice des bagages dans la mêlée des voyageurs. Ni rire ni cri. La lassitude et l'espoir sont muets. Paris est au bout du rail. Le serpent repart. D'un bond. Quelle proie ses yeux de nuit ont-ils fascinée ? Ou, rôle inversé, serait-ce lui la victime consentante d'un mirage hypnotique ? Le bruit des roues n'a pas de rythme. Il bute sur des morceaux de rails disjoints. Il change d'octave. Passe du grave à l'aigu pour se perdre dans un vacarme de forge, de fraise de dentiste, de déboucheur de lavabo.

Une ampoule nue, sein solitaire, blafard, annonce la gare de Belfort. Des uniformes montent à la portière où je suis coincée. Ce n'est plus le hasard, c'est le destin qui passe. Papiers. Permis.

Autorisations. Je bascule derrière les dos. Je glisse sur le quai. Je cours au bout de la nuit. Là où palpite Paris. Je veux retrouver le hasard dans le wagon de tête. Dans le ventre de la locomotive, s'il y cache son rire. Mon cœur bat le taka-droum des roues. Wagon de tête. J'entre dans la touffeur, dans l'ombre, dans la lumière. Déjà plus près de Paris.

La police militaire prise dans les entrailles labyrinthiennes tapissées de bras, de jambes, de papiers, de cheveux gras, de tout l'attirail traîné toujours où transitent les humains, la police militaire poussée, bousculée, mastiquée, digérée, n'est jamais parvenue jusqu'aux sottises de la tête où je flottais.

Chaumont — Troyes — Paris.

Les essieux comptent le Temps. Minute. Minutes. Des façades immobiles démarrent, filent derrière mon regard. Toutes les horloges coulent dans la nuit. Le Temps n'a plus d'aiguilles. Libéré. Le Temps total. Avance-Retard. Grandes maisons aux yeux vidés par la mort. Tous les trains sont en retard de sept printemps. Finie la patiente division secondes-minutes. Je roule en avance devant la locomotive noire de retards. Je crache des étincelles pour illuminer les nuits écrasées sous le ventre Temps. Je sais ce qu'il y a dans cette bedaine. J'y ai collé mon oreille durant des années. Les longues ailes de mes sottises se sont brisées aux rumeurs horribles du ventre 39-45, vert de pourriture.

Troyes — Paris.

Le rail et la nuit s'amenuisent. Le rail et la nuit s'achèvent. Paris d'après-la-guerre. Paris frileux. Paris boiteux. Mais Paris quand même.

Sur le quai, pliée en deux, je vomis longuement sept années d'angoisse.

* * *

Bâle — Londres.

Les départs sont toujours gémeaux. Une part de joie, une part de peine. Une part d'impatience, une part de regret. Il y a la peur de manquer la correspondance, de rater le quai. La peur de perdre son identité, d'oublier son bagage. Il y a l'inconnu, il y a l'espoir. Il y a la solitude.

Mille neuf cent quarante-huit. Le soir où je partis pour Londres, ma sœur sanglotait sur le perron IV à Basel. Elle croyait ne jamais me revoir. De la fenêtre, je regardais ses larmes. Déjà je m'enfonçais dans le coton du voyage. J'avais coupé les liens. J'attendais tout de là-bas. Je voulais que ce train parte. Je voulais qu'il reste encore un peu. Il faisait bon dans ce no man's land entre l'ici et l'ailleurs. Je connaissais ce que je quittais, je rêvais de ce qui venait. Les sottises somnolaient dans ma tête, cognaient parfois un nerf.

— Mademoiselle. Comment on dit «sottises» en anglais ?

— Tais-toi ! tu ne dis...

Je fuyais le paradis suisse. L'Europe épurée léchait ses plaies. l'Allemagne cul-de-jatte levait la tête. La France s'ébrouait. L'Angleterre restait muette.

«Adieu, je pars aujourd'hui pour toujours» chantait encore Tino Rossi. Moi, je partais. Sans toujours, sans jamais. Le train s'éloignait du mouchoir blanc agité sur le quai. Les visages n'étaient plus que points d'ombre. Les regards échangés entre les voyageurs nous faisaient complice d'un mystère. Tous éprouvaient un soulagement maintenant que le départ avait rompu les vibrations sentimentales. Pleurer ? Peut-être. Dans un coin. Seule. C'est plus facile, plus salutaire. Allongée dans le couloir, la tête sur un sac, je sentais les pieds frôler mon visage. Il y a des gens qui vont, reviennent. Le déplacement du train ne leur suffit pas. Il faut qu'ils ajoutent le va-et-vient de leurs pas. Ils épient, ils furètent. Ils traquent un bout de leur destin dans une encoignure, agrippé à la vitre, caché dans le W.C. Ils vont. Ils traînent leurs valises, heurtent les parois. Chassés, bousculés, ils

rebondissent, inlassables. Vers quelle rencontre ? Scorpion ou papillon dans un bocal, la mort est toujours transparente.

Le train siffle à travers la France. Je voudrais dormir. Je n'éprouve déjà plus le besoin de coller mes yeux à la vitre. Je sais qu'il est des plaines, des villages, des rivières. L'électricité retrouvée étoile les cités endormies. Les heures. Les rêves. Le temps à nouveau domestique. Le train bondit. Je tangue dans la coursive comme sur un navire. La terre bouge. Un choc m'écrase contre la paroi. Je dors. Je m'éveille. Les lumières voguent sur l'eau. Le sifflet devient sirène, le chef de gare capitaine. Jusqu'à l'aube, la Manche aux molles aisselles berce les compartiments rouges de ma tête. Ni rail, ni roues. Sur son ventre froid, le train glisse en ondulant. Le serpent silencieux de mon enfance. Noir, glacé, une étoile au front. Et moi, DANS son ventre.

— Mademoiselle. Regardez, je suis dans les boyaux de la nuit.

— Tais-toi. Tu ne dis...

J'attends le rot qui me crachera en Angleterre de l'autre côté du silence.

— Alice, dis, tu m'attends ?

Mousse Boulanger
Mes trains (extraits)